

Prédication à Champ Borne
Samedi 11 novembre 2017

Luc 15,11-32

Nous voici placés ce matin devant l'une des plus belles pages de la Bible. Une parabole qui a marqué l'art et la culture, autant que la théologie et la spiritualité. Car en parlant des hommes, c'est de Dieu qu'elle nous parle. Et si elle nous touche tellement, c'est parce que l'histoire qu'elle raconte, c'est la nôtre. Celle de notre propre vie, de nos relations avec nos proches, nos parents, nos frères et sœurs, nos enfants, les chemins que nous avons rêvés pour eux ou pour nous. Une histoire qui dit nos espérances, nos jalousies, nos révoltes, nos colères. Une histoire qui nous bouleverse, parce qu'elle fait écho aux départs et aux retours qui jalonnent nos existences.

Pourtant c'est aussi de joie et de fête que ce texte nous parle. Alors, en ce jour où nous célébrons la Réformation, je voudrais retenir *trois verbes* où se disent la liberté et l'espérance auxquelles l'amour de Dieu nous appelle.

1

Et d'abord le verbe « *partir* ».

C'est le plus jeune fils qui s'en va, après avoir demandé sa part d'héritage. Cette requête n'a rien d'extravagant à l'époque et elle va lui permettre de réaliser son désir d'autonomie qui, lui non plus, n'est pas illégitime. Chaque humain, pour grandir, connaît cette volonté d'émancipation de la tutelle familiale, ce besoin de vivre à distance d'un amour perçu parfois comme étouffant. La liberté est une belle conquête, à laquelle LUTHER et la Réforme ont largement contribué. Reste à savoir l'usage que l'on fait de cette liberté.

Or la manière dont le fils cadet va l'habiter, ressemble étrangement à celle qui a cours dans notre société où chacun cherche la satisfaction individuelle et immédiate de ses désirs. A l'image de ce fils qui, lui aussi, va « tout essayer », sans parvenir à trouver ce qu'il cherche dans cette « *vie de désordre* », littéralement, « *sans espoir de salut* ». Le fils pensait découvrir la vraie vie loin du père et il se rend compte qu'ici c'est vraiment la mort. Il rêvait de liberté et le voilà asservi à un maître païen, assigné à garder des animaux impurs. Il était parti « *très loin* » pour s'affranchir des contraintes routinières et la réalité qu'il rencontre, c'est celle d'un monde sans gratuité, où l'on ne reçoit rien, si l'on n'a rien à donner en retour.

N'en est-il pas souvent de même aujourd'hui ? On se veut émancipé de toute autorité et on se découvre esclave des puissances et des idoles de ce monde. On croit tout maîtriser par soi-même et on fait l'expérience douloureuse de l'épuisement et de la solitude. On pense qu'une vie réussie, c'est une vie bien remplie et, comme le fils, on ressent un manque profond, dans le « trop plein » d'une existence « bourrée » jusqu'à ras bord.

Trop plein de tout. Trop plein de travail à accomplir. Trop plein de choses à consommer. Trop plein de biens à posséder. Trop plein d'informations à digérer. Il n'y a plus d'espace ni de temps pour désirer, pour chercher, pour espérer encore. Plus de place pour l'autre, dans nos vies encombrées. Plus assez de « vide », disait LUTHER, pour faire vraiment une place à Dieu.

2

Le fils « *rentre alors en lui-même* ».

Ce **deuxième verbe** exprime un étonnant retour sur soi. Le jeune aventurier va découvrir dans l'épreuve, la richesse de l'intériorité. En effet, quand la famine survient, il ne lui reste plus rien, plus d'argent, plus de pays, plus de père. « *Reentrant alors en lui-même* », il va puiser au plus intime de son être, dans sa conscience, disait LUTHER, une espérance qui résiste à toutes les formes d'asservissement.

C'est cette force intérieure qui, au cours de l'histoire, a permis à des humains de survivre, quand des idéologies folles ou des rêves insensés voulaient les faire vivre comme des bêtes. Aujourd'hui, c'est ce même sursaut d'espoir intérieur qui pousse vers l'exil celles et ceux qui n'ont plus rien et qui abandonnent ce rien pour fuir la guerre, le terrorisme ou la misère.

« **Reentrant alors en lui-même, le fils se dit, je vais aller vers mon père** ». Certes, ce retournement n'est pas désintéressé. Car c'est d'abord la faim qui le tenaille. Mais, au-delà, il y a aussi, enfoui au plus intime de son être, le souvenir de ce père qui l'a laissé partir librement, sans discuter, lui donnant tout ce qu'il réclamait. Cette bonté première, dont il se souvient maintenant, c'est l'image de l'amour de Dieu qui toujours nous précède et jamais ne nous lâche. Cette grâce imméritée dont LUTHER a fait retentir la bonne nouvelle face au sinistre commerce des *Indulgences*.

« **Reentrant alors en lui-même, le fils se dit, je vais aller vers mon père** ». Plus que la misère matérielle, c'est maintenant une immense soif de relation et de reconnaissance qui l'anime. La consommation éperdue ne l'a pas rendu heureux, c'est la communion perdue qu'il recherche.

« **Il rentre alors en lui-même** ».

Or il faut bien reconnaître que de ce débat intérieur, l'individu contemporain n'a plus guère l'habitude. Il n'a plus le temps, ni l'envie, de réfléchir sur sa vie, sur l'humain, sur le monde, sur Dieu. Dans une société d'apparence et de transparence illusoire, il est plus préoccupé de se mettre en scène sur les réseaux sociaux ou dans les médias, que de dialoguer avec lui-même. Se privant ainsi d'une précieuse source de liberté et de résistance à toutes les servitudes.

On le voit avec ce fils qui, comme LUTHER, va trouver dans sa conscience tourmentée, la force de « **se lever** ». Le verbe employé est celui de la résurrection, car en effet, ce retour sur soi, va le remettre dans le monde des vivants.

C'est dire que la vie intérieure, la méditation, la prière, ne sont pas une fuite hors de l'histoire. Elles sont, au contraire, comme LUTHER l'a lui-même vécu et affirmé, la source indispensable où s'abreuvent nos vies et nos engagements au cœur du monde. A l'image de ce fils qui, après « **être rentré en lui-même** », décide de revenir auprès du père.

3

« **Or comme il était encore loin, son père l'aperçut.** »

Ce troisième verbe, « **apercevoir** », révèle que depuis le départ de son fils, le père attendait son retour, prêt à l'accueillir. Jamais il n'avait désespéré de lui, comme Dieu ne désespère pas de nous. Précédence de l'amour d'un père qui toujours espère. Dès qu'il « **aperçoit** » son fils, il court au devant de lui et laisse déborder sa compassion, sa tendresse et sa joie, ne craignant pas de perdre la face devant ses proches et ses serviteurs. Aucune convention sociale ne doit entraver le « **retour à la vie** » de celui qui « **était mort** », aucun reproche du genre « je te l'avais bien dit », aucune attente de contrition. Le père ne dit rien, il n'a que des gestes pour exprimer le bonheur indicible des retrouvailles.

Le fils, essaie bien de placer quelques mots de repentance convenue pour obtenir, si je puis dire, une « indulgence » ! « **Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils** ». Mais le père ne le laisse pas finir. Il l'interrompt pour donner l'ordre aux serviteurs d'apporter la robe, la bague, les sandales et préparer le repas, afin que la fête commence. Fils il était, fils il reste... Fils et filles nous sommes, filles et fils nous resterons quoi qu'il advienne... Tel est le message de la Réforme !

Or c'est précisément cet amour inconditionnel que le fils aîné ne peut admettre. Il ne comprend pas l'attitude de son père envers ce frère qu'il considère comme un « **débauché** ». Alors il se met en colère et il choisit de « faire la tête » plutôt que « faire la fête ». « **Voilà tant d'année que je te sers, reproche-t-il à son père, et à moi tu n'as jamais donné un chevreau** ». Il pense, en effet, comme beaucoup, que l'on ne peut être reconnu et aimé qu'à la mesure de ce que l'on fait.

C'est ce que croient également les pharisiens avec qui Jésus est en train de débattre. C'est également ce qu'affirme l'Eglise contre laquelle LUTHER va se dresser. A chacun selon ses mérites ! C'est aussi ce que réclame la société actuelle, suscitant la colère ou le désespoir de ceux qui ne peuvent répondre à ses exigences de rentabilité et de performance.

Alors, quand le fils aîné refuse d'entrer, parce qu'il ne se sent pas considéré à sa juste valeur, à nouveau le père se précipite dehors pour le « *prier* » de se joindre à la fête. Et quand il lui dit avec mépris « *ton fils* », une expression rarement porteuse d'éloges, le père lui répond avec tendresse « *Mon enfant, toi tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi* ». Car le père sait bien que pour aimer et pardonner, il faut se savoir soi-même aimé et pardonné.

C'est pourquoi, Dieu ne veut pas, qu'à l'image du fils cadet, nous nous enfermions dans la culpabilité et le ressassement de nos fautes. Ni qu'à l'image du fils aîné nous confessions les fautes des autres, ce qui peut parfois nous arriver ! Ce qu'il veut, c'est que nous retrouvions toujours le chemin de sa maison où il nous accepte tels que nous sommes, avec nos illusions et nos incompréhensions, nos questions et nos colères, nous « *priant d'entrer* », à notre tour, dans la joie de la fête.

*

Et la parabole ne se conclut pas, elle ne dit pas ce qu'il advient de ces deux fils. Car c'est à nous maintenant d'écrire la suite de cette histoire, puisque c'est la nôtre. Fils cadet ou fils aîné, et sans doute les deux à la fois, que faisons-nous dans nos vies de l'amour prévenant et persévérant de Dieu ? Un Dieu qui est Père comme aucun père humain ne peut l'être. Un « Père prodigue » qui sans relâche veut rejoindre et « *retrouver* » ceux qui se sentent « *perdus* ».

Et qui d'entre nous, sœurs et frères, ne s'est jamais senti un jour « *perdu* » ? Perdu dans des soucis professionnels ou familiaux ? Perdu dans l'épreuve du deuil ou de la maladie. Perdu face aux malheurs qui déchirent notre terre comme ceux dont fait mémoire ce jour du 11 novembre. Perdu et souvent seul, comme LUTHER, dans la nuit de ses angoisses et de ses quêtes existentielles. Jusqu'à ce qu'il découvre, au fond et au bout de ses tourments, le visage miséricordieux de ce Dieu qui est Père.

Un Père qui, lui, n'avait qu'un Fils, Jésus le Christ, et qui l'a envoyé dans le monde afin que chacun puisse recevoir, sans condition, sa promesse de vie. Cette promesse elle est pour nous, cette promesse elle est *pour toi*. Oui, pour toi, « *mon enfant* » dit le Père, « *car tu étais mort et tu es vivant, tu étais perdu et tu es retrouvé* ».

Amen

Michel BERTRAND